



Mort et malédiction pour cette misérable! — Page 343, col. 1

che des canons, les patriotes recueillaient les cahiers de la pétition, qui, de même que les hommes avaient trouvé un refuge dans les rangs de la garde nationale du Marais et du faubourg Saint-Antoine, trouvèrent, eux, selon toute probabilité, un asile dans la maison de Sauterre.

Qui avait donné l'ordre de tirer? Personne ne le sut; c'est un de ces mystères historiques qui restent inexplicables malgré les plus consciencieuses investigations. Ni le chevaleresque Lafayette, ni l'honnête Bailly n'aimaient le sang, et ce sang, d'ailleurs, les a poursuivis jusqu'à la mort.

Leur popularité s'y noya le jour même.

Combien de victimes restèrent sur le champ de carnage? On l'ignore; car les uns diminuèrent ce nombre pour atténuer la responsabilité du maire et du commandant général; les autres l'augmentèrent pour grandir la colère du peuple.

La nuit venue, on jeta les cadavres dans la Seine, la Seine, complice aveugle, les roula vers l'Océan; l'Océan les engloutit.

Mais en vain Bailly et Lafayette furent-ils, non-seulement absous, mais encore félicités par l'Assemblée; en vain les journaux constitutionnels appelèrent-ils cette action le triomphe de la loi; ce triomphe fut flétri comme méritent de l'être toutes ces désastreuses journées où le pouvoir tue sans combattre. Le peuple, qui donne aux choses leur véritable nom, appela ce prétendu triomphe : *Le massacre du Champ de Mars.*

ALEXANDRE DUMAS.

La suite au prochain numéro.

ROBERTINE

PAR MADAME DE BAWR.

Les yeux de la marquise se remplissaient de larmes. Elle oubliait les Dupuis; elle ne voyait plus que la fille de Georges, quand l'enfant reprit :

— Mais il est ici ce petit portrait-là.
— Il est ici!
— Oui, madame; il est dans le coffre à papiers que monsieur Dubriel a apporté à Vannoise.
— Et comment votre père ne l'a-t-il pas emporté avec lui?

— Ah! c'était bien triste cela! Je ne l'ai jamais oublié; j'y pense tous les jours. Madame Dubriel pleurait, et moi je pleurais aussi; car papa allait partir. Il serrait les papiers dans le coffre. Alors il a tiré son portefeuille, il l'a mis avec les papiers, et puis il a dit : — Il peut m'arriver de ne pas vous revoir, de ne pas revoir la France; je veux laisser à Robertine mon seul bien, le portrait de mon oncle, pour qu'elle le garde toujours : il lui portera bonheur.

— Il a dit vrai, ton père! il a dit vrai! s'écria la marquise en serrant l'enfant dans ses bras; puisque vous aimiez Robert, tout est oublié, tout est pardonné! Viens avec moi, Robertine, ajouta-t-elle en se levant.

Mais les forces de la malheureuse femme étaient loin de pouvoir répondre à l'exaltation de sa tête, et, saisie d'une sorte de défaillance, elle retomba sur son siège, plus pâle que la mort.

— Un instant, dit-elle, il faut que je me remette un peu. Je suis bien faible, Robertine, je suis bien malade.

— Voulez-vous que je vous soutienne? dit Robertine, qui n'avait plus aucune peur de sa tante; quoique je ne sois pas grande, je suis plus forte que vous ne croyez, allez!

Et en parlant ainsi, l'enfant présentait son petit bras.

Aidée de ce frêle secours, la marquise se traîna jusqu'à sa chambre. Elle ouvrit le coffre, et sous les papiers qu'elle jeta pêle-mêle sur son bureau, elle trouva le portefeuille.

— C'est lui! dit-elle en attachant ses grands yeux éteints sur le portrait, c'est bien lui! Hélas! mon Dieu! c'est toujours lui; mais mort! mort!

En parlant ainsi, l'infortunée fondit en larmes.

Robertine se tenait debout devant elle, osant à peine respirer, quand, après un assez long temps la marquise s'aperçut enfin que l'enfant était toujours là et lui dit de sonner mademoiselle Aubri.

La femme de chambre accourut aussitôt.

— Retournez dans votre chambre, petite, reprit-elle d'une voix si faible qu'on pouvait à peine l'entendre. Je vous reverrai bientôt; mais maintenant je me sens mal, très mal, et je désire qu'Aubri revienne dès qu'elle vous aura ramenée chez vous.

La vieille fille se hâta de conduire l'enfant près de Madeleine, et revint près de sa maîtresse, dont l'épuisement était tel qu'elle fut obligée de se mettre au lit, sans permettre toutefois que mademoiselle Aubri passât la nuit et même la soirée près d'elle.

Le récit que fit Robertine à mademoiselle Aubri de tout ce qui venait de se passer entre elle et sa tante, combla de joie la vieille fille, qui voyait déjà sa petite protégée rentrer dans tous les droits que lui donnait sa naissance. Néanmoins, plus elle s'applaudissait d'être seule parvenue à changer le sort de la pauvre enfant, plus elle sentait la nécessité de cacher à Morin que ce changement fût son ouvrage; car, de tous les sentiments que durant tant d'années lui avait inspirés Morin, le seul qu'elle éprouvât encore était la crainte de l'irriter contre elle, ce qui s'explique assez par sa longue habitude d'obéir aux volontés de cet homme et par la faiblesse de son caractère. Elle résolut donc d'exécuter sans retard le plan qu'elle avait conçu dès la veille, auquel Robertine devait se conformer, et qu'elle pensait devoir la mettre à l'abri de tout.

Le soir même elle attendit le valet de chambre avec la plus grande impatience, et lorsqu'il arriva :

— Eh bien! Morin, dit-elle feignant d'être fort troublée elle-même par l'événement dont elle avait à lui faire part, il s'est passé depuis avant-hier soir une chose bien inquiétante!